

16. Le test du réveil matinal

Dans le Prologue de la Règle, saint Benoît écrit : « Lorsque nous avons demandé au Seigneur, mes frères, qui habitera dans sa demeure, nous avons appris ce qu'il faut faire pour y demeurer (cf. Prol 23ss). Puissions-nous accomplir ce qui est exigé de cet habitant ! » (Prol 39)

Saint Benoît dit : « *si compleamus habitatoris officium* – si nous accomplissons ce qui est exigé de cet habitant ». Habiter est une tâche, un travail, une ascèse. Mais à la lumière de ce que nous avons médité, il est important de comprendre que la vraie substance de ce travail de notre liberté est la familiarité avec Dieu. Dieu ne nous appelle pas à vivre sous sa tente, et encore moins à construire sa maison, parce qu'il se soucie de la tente ou de la maison, et certainement pas pour que la maison « fonctionne ». Dieu veut habiter avec nous en vivant une familiarité, une relation d'amitié. Sans cela, rien n'a de sens, surtout vivre en communauté, vivre dans un monastère ou n'importe quoi d'autre. Tout dans l'Église nous est donné par le Seigneur pour vivre en communion avec Lui.

C'est pour cela que, comme nous le lisons dans l'Apocalypse, Jésus se tient à la porte et frappe, et c'est pour cela qu'il veut entrer : pour souper avec nous et nous avec lui (cf. Ap 3,20).

Mais la familiarité avec Dieu n'est pas une demeure que nous pouvons habiter quand nous l'avons achevée. La familiarité avec Dieu se construit avec la familiarité avec Dieu. C'est comme l'amour conjugal : il ne se construit pas en faisant d'abord un cours à l'université, puis en allant avec le diplôme dire à la bien-aimée : maintenant nous pouvons nous aimer. On le construit en le vivant, peut-être en le vivant mal, certainement on le vit mal au début ou avec beaucoup de moments de crise, mais tout fait partie de la construction d'une familiarité qui est un exercice. C'est comme apprendre à jouer un instrument : la théorie est utile pour lire les notes, et pour ne pas confondre le violoncelle avec un tambour, mais on apprend à jouer en jouant, en se familiarisant avec l'instrument, même à travers la fatigue des débuts quand on ne sait encore rien jouer de beau.

« *Si compleamus habitatoris officium* – si nous accomplissons ce qui est exigé de cet habitant » (RB Prol. 39). Nous comprenons que derrière ce « si » de saint Benoît il y a une provocation pour notre liberté. Voulons-nous vraiment demeurer dans la tente du Seigneur, dans la maison de Dieu ? Et donc, voulons-nous vraiment être familiers avec Dieu dans le Christ ?

Il n'est pas si évident que nous le voulions vraiment. Nous pouvons tous faire un test. Quand nous nous réveillons le matin, avant de sortir du lit, comment pensons-nous à la journée qui s'ouvre ? Pour quoi nous levons-nous ? J'avoue que souvent je commence par penser aux choses à faire, aux problèmes à régler, aux personnes à contacter et à rencontrer, aux choses que j'aurais dû faire hier et que je n'ai pas encore réussi à faire ou à finir... Puis vient la première tentation : me dire que même aujourd'hui je ne ferai pas tout ce que je devrais. Ainsi la journée, avant même de

commencer, devient comme la journée d'un condamné aux travaux forcés. Elle est tout entière un « à faire », et le « moi » qui se réveille est comme immédiatement écrasé par une montagne qui s'écroule sur lui.

Soljenitsyne a très bien exprimé cela dans ses ouvrages sur les camps soviétiques. Je pense par exemple à *Une journée d'Ivan Denissovitch*. Toute la journée est une lutte pour survivre, pour se sauver soi-même et son propre intérêt dans le moindre petit détail. Donc, chaque petit détail, ce qu'on mange, comment on peut se chauffer un peu du gel sibérien, etc., chacun de ces détails devient, au fil du temps, plus important que la vie et la liberté. Le protagoniste, Choukhov, se demande finalement « s'il désirait la liberté ou non », et ne sait pas quoi répondre. Mais au moins il admet ceci : « la seule chose pour laquelle il a envie d'être libre : c'est de retourner chez lui. Mais aller chez lui, on ne le laissera pas... », c'est-à-dire que le désir de familiarité qui est fondamental dans le cœur de l'homme, s'estompe immédiatement dans le scepticisme.

À côté de lui, sur les châlits du dortoir du camp, il y a un jeune homme de confession baptiste, qui prie et lit l'Évangile. De sa foi, bien qu'un peu fondamentaliste, il tire la force naïve d'accepter que sa maison est le camp, parce qu'il vit pour le Christ et avec le Christ. Et le protagoniste, même s'il n'a pas cette foi, reconnaît que le jeune homme vit une liberté et une plénitude qu'il n'a pas : « Aliochka ne ment pas, ça se voit bien à ses yeux, et il n'y a qu'à entendre sa voix pour savoir qu'il est content d'être en prison. » Et il dit : « Tu vois, Aliochka, (...) Pour toi, les choses s'arrangent bien, au fond : Jésus-Christ t'a ordonné d'aller en prison, et tu es en prison au nom du Christ. Mais moi, pourquoi ? Parce qu'on ne s'était pas préparé à la guerre, en 41 ? Pour ça ? Et moi, j'y suis pour quelque chose ? » (A. Soljenitsyne, *Une journée d'Ivan Denissovitch*).

Eh bien, peut-être que chacune de nos journées peut être aussi dure qu'une journée de camp soviétique, mais le problème est la raison pour laquelle nous nous disposons à vivre la vie, à tenir dans la vie, à faire face à la réalité. « Et moi, j'y suis pour quelque chose ? », pourrions-nous nous dire comme Choukhov. Est-ce que nous y sommes pour quelque chose dans la réalité dans laquelle nous vivons, les gens avec qui nous devons passer la journée, travailler, notre communauté ou notre famille, etc. ? Est-ce que j'y suis pour quelque chose dans la situation de la société, la situation du monde entier, ou la maladie qui m'est tombée dessus ou les problèmes au travail ? Est-ce que j'y suis pour quelque chose dans l'état de l'Église, la situation des vocations, la condition des jeunes d'aujourd'hui, le vieillissement de nombreuses communautés ? Est-ce que j'y suis pour quelque chose dans mon caractère, mes problèmes psychologiques, et surtout ceux des autres ?

Quand nous sommes sur le point de nous lever le matin, nous pourrions justement nous dire que, fondamentalement, nous n'y sommes pour rien dans la journée qui commence, parce que nous affrontons la journée comme à travers un filtre, celui de la prétention d'avoir à donner une valeur à la journée ou de penser que la journée doit nous donner une valeur. Nous avons la prétention d'avoir à rendre belle et intéressante la réalité de ce jour à travers ce que nous faisons ou ce que nous avons.

Et nous prétendons que la réalité du jour vienne nous satisfaire avec ce qu'elle sera ou nous apportera. Mais la prétention nous trompe, parce qu'elle nous donne l'illusion d'un contact direct avec la réalité, entre nous et la réalité ; elle nous suggère que tout doit se régler entre nous et la réalité, entre ce que nous sommes et ce que la réalité est, et que pour cette raison ça va bien ou mal, que j'aime ou je n'aime pas, si bien qu'il n'y a pas d'autre valeur entre moi et le réel que mon intérêt, mon projet, mon plaisir.

Lorsque nous l'affrontons de cette manière, il est vrai que la vie, tôt ou tard, fait peur, on n'a pas envie de la vivre, parce que cette prétention est toujours déçue. Parce que, nous devons le reconnaître, la réalité n'est pas faite pour nous satisfaire. Mieux : nous ne sommes pas faits, nous, pour nous satisfaire de la réalité quotidienne dans laquelle nous vivons. Nous sommes faits pour nous satisfaire, pour être heureux *dans* la réalité quotidienne, mais pas *de* la réalité quotidienne.

C'est la grande erreur des riches que Jésus condamne dans l'Évangile : ils croient que les greniers pleins sont une satisfaction, une joie, une plénitude pour leur vie. Mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ontologiquement, parce que notre cœur est fait pour autre chose. Même si ce riche insensé n'était pas mort la nuit suivante, même s'il avait vécu cent ans pour profiter de ce qu'il avait entassé dans ses greniers, même dans ce cas il n'aurait pas été heureux, il n'aurait pas été satisfait, parce que son cœur était fait pour autre chose (cf. Lc 12,15-21).

Mais quand vous vivez la réalité pour y vivre ce pour quoi notre cœur est créé, dans les circonstances telles qu'elles se présentent, alors tout change. Alors « nous y sommes pour quelque chose » même dans les pires conditions comme celles d'un camp.